

Paris qui Chante

REVUE HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS

PARIS ET DÉPARTEMENTS

Un An. . . . 13 fr.
Six Mois. . . 7 fr.

ÉTRANGER:

Un An. . . . 19 fr.
Six Mois. . 10 fr.



POLIN.
Redacteur en C
ADMINISTRATI
106, Boul. S^t G
PARIS

M^{lle} DULUC

M^{elles} DULUC & LOUISE BIGNON

DANS L'ENFANT DU MIRACLE

dont nous commençons la publication dans le présent numéro

M^{lle} LOUISE BIGNON

L'ENFANT DU MIRACLE

Comédie-Bouffe en 3 Actes

PAR MM. PAUL GAVAULT & ROBERT CHARVAY

Représentée au Théâtre de l'ATHÉNÉE

PERSONNAGES

LESCALOPIER . . . MM. LEVESQUE.
CROCHE DAYLE.
LANSQUENET . . . BULLIER.
PAULINE SŒURS. . A. LEFAUR.
GEORGES DURIEUX. GARBAGNÉ.
PARADEUX DE SÉGUS.
HERNANI BUSSY.

BAPTISTE M. SANCE.
ÉLISE M^{me} DULUC.
BERTHE PARADEUX LOUISE BIGNON.
M^{me} DE LANGRUNE AËL.
MARGUERITE . . . TEMPLEY.
HERMANCE CHARLÈS.
SUZANNE GREYVAL.

Un boudoir-rotonde de style moderne, très élégamment meublé. Fenêtre à gauche. A droite, deuxième plan, porte accédant à l'entrée de l'appartement. A droite et à gauche, premier plan, portes sous tentures donnant sur le salon, d'un côté, sur la chambre de madame Moulurey, de l'autre.

Table à ouvrage et chaises à droite. Petit chiffonnier entre les deux portes.

A gauche, une cheminée devant laquelle est placé un fauteuil. Derrière le fauteuil, une lampe à pied et un paravent modern-style.

SCÈNE PREMIÈRE

MARGUERITE, MADAME DE LANGRUNE.

MADAME DE LANGRUNE.

Je conçois très bien, Marguerite, que M^{me} Moulurey ne puisse pas me recevoir. Vous lui remettrez ma carte et vous lui direz toute la part que je prends à son deuil.

MARGUERITE.

Je n'y manquerai pas, madame.

MADAME DE LANGRUNE.

Je serais même venue dès hier, mais j'étais absente de Paris et c'est seulement à mon retour que j'ai appris...

MARGUERITE.

Je comprends, madame.

MADAME DE LANGRUNE.

Quel âge avait-il, M. Moulurey ?

MARGUERITE.

Soixante-quatre ans.

MADAME DE LANGRUNE.

Il n'était pas malade ?

MARGUERITE.

Non ! c'est arrivé sans qu'on sache pourquoi...

MADAME DE LANGRUNE.

Et comment supporte-t-elle cette épreuve, ma pauvre Élise ?

MARGUERITE.

Oh ! pour ça... Madame a l'air de la supporter... très, très bien !

MADAME DE LANGRUNE.

Tant mieux, tant mieux... du reste, jeune et jolie comme elle l'est, elle ne tardera pas à se remarier.



Mlle DULUC (Rôle d'Élise)

MARGUERITE.

C'est à prévoir.

MADAME DE LANGRUNE.

Surtout avec la fortune qu'elle va posséder.

MARGUERITE.

En effet.

MADAME DE LANGRUNE.

On parle de sept à huit millions... (Marguerite ne répond pas.) Oui... ça vous ne savez pas. Dites donc, Marguerite, je connais quelqu'un qui va très bien supporter l'épreuve, lui aussi.

MARGUERITE.

Qui cela, madame ?

MADAME DE LANGRUNE.

Mais... M. Durieux. C'est votre futur patron, cela ne fait pas de doute !

MARGUERITE.

Madame ne m'a encore rien dit.

MADAME DE LANGRUNE.

Évidemment. Elle n'a pas eu le temps... depuis deux jours ! Mais il y a longtemps qu'ils sont en flirt.

MARGUERITE.

Je n'ai pas remarqué.

MADAME DE LANGRUNE.

On dit même que...

MARGUERITE, vivement.

On a tort... c'est faux ! Ni M. Durieux, ni un autre : chez madame, c'était une question de principe !

MADAME DE LANGRUNE.

Alors, vous croyez qu'il n'y a rien ?

MARGUERITE.

Si ! Je crois que M. Durieux désire épouser ma maîtresse. Elle pourrait tomber plus mal... il est charmant !

MADAME DE LANGRUNE.

Tiens ! tiens !... vous aussi... On m'avait bien dit que ce M. Durieux ne connaissait pas de cruelles !

MARGUERITE.

Je ne sais pas ce que madame veut dire, mais madame se trompe encore. M. Durieux est même le seul des amis de la maison dont nous ne puissions rien dire à l'office.

MADAME DE LANGRUNE.

C'est flatteur pour les autres. (S'apprêtant à partir.) Enfin! Vous n'oublierez pas ma commission à Elise, n'est-ce pas?

MARGUERITE,

Madame peut être tranquille.

MADAME DE LANGRUNE.

Au revoir, Marguerite.

MARGUERITE.

Au revoir, madame.

Madame de Langrune sort.

SCÈNE II

MARGUERITE, puis PAULINE SŒURS,
HERMANCE, LE GROOM.

MARGUERITE, seule, rangeant les bibelots du salon.

Est-elle mauvaise, cette madame de Langrune! Voilà deux ans qu'elle raconte partout que M. Georges est l'amant de madame. Quand je sais bien, moi, que ce n'est pas vrai... et que M. Georges le regrette assez. Pauvre garçon! Il est venu hier, elle ne l'a pas reçu... Il est revenu aujourd'hui, madame m'a dit de le faire attendre dans le petit salon où elle a l'air de l'oublier.

PAULINE SŒURS, à la cantonade.

Par ici? Bon... merci, mon ami.

Il entre suivi d'Hermance et du groom.

MARGUERITE.

Monsieur désire?

PAULINE.

M^{me} Moulurey m'attend. Elle m'a fait appeler. Veuillez lui faire savoir que je suis là.

MARGUERITE.

Bien, monsieur. Qui dois-je annoncer?

PAULINE.

Vous annoncerez à M^{me} veuve Moulurey, Pauline sœurs.

MARGUERITE.

Comment?

PAULINE.

Pauline sœurs, de la rue de la Paix.

MARGUERITE.

Les grandes couturières?

PAULINE.

Lui-même.

MARGUERITE.

Bien, monsieur.

Elle sort à gauche.

PAULINE, au groom.

Posez le carton sur cette table.

HERMANCE.

Dois-je déballer, monsieur?

PAULINE.

Tout à l'heure! N'oubliez pas ce que je vous ai maintes fois répété. Graduons... graduons les effets!



M. LEVESQUE (Rôle de Lescalopier).

HERMANCE.

C'est vrai, monsieur.

ÉLISE, entrant.

Ah! que c'est gentil en vous, mon petit Pauline, d'être venu vous-même.

PAULINE.

Dans les grandes circonstances, chère madame, l'Empereur premier ne se fiait pas à ses maréchaux pour gagner des batailles.

ÉLISE.

En effet, et chacun sait, Pauline, que vous êtes le Napoléon de la rue de la Paix.

PAULINE.

J'ai cet honneur et je vous apporte le peignoir d'Austerlitz.

ÉLISE, s'approchant.

Voyons ce chef-d'œuvre!

PAULINE, l'arrêtant.

Tout à l'heure. C'est la première création

que m'inspire votre veuvage, et j'espère que vous en serez satisfaite; mais d'abord, ma chère cliente, j'ai un reproche... très respectueux mais... très vif à vous adresser.

ÉLISE.

Et lequel, Pauline?

PAULINE.

Il y a exactement vingt-six heures, vous m'écriviez : « Mon cher Pauline sœurs, je suis en deuil. » Un point, c'est tout. En deuil! C'est charmant!... Mais vous oubliez de me dire de qui. Il était si simple de me fixer d'un mot, d'ajouter, par exemple : « de mon mari »...

ÉLISE.

C'est vrai, Pauline, mais j'étais si pressée!... En somme, vous saviez l'essentiel.

PAULINE.

Mais non, madame, mais non... en aucune façon! Lorsque votre télégramme m'a touché, j'ai saisi mon crayon et mes ciseaux et j'ai essayé de me mettre à l'œuvre. Ma pensée est restée vague, flottante, imprécise. Il faut, voyez-vous, il faut que le couturier, jetant les bases d'un deuil, puisse se répondre à cette question primordiale : « Qui pleurons-nous? » Or, il y a exactement quatorze heures, le hasard seul m'a fait savoir que nous ne pleurons pas précisément, que nous regrettons... qu'il s'agissait enfin de M. Moulurey. Alors, la pensée s'est raffermie, précisée, l'imagination a pris son vol... j'étais sauvé!

ÉLISE.

Tout cela est fort juste, Pauline.

PAULINE.

N'est-ce pas, madame? Donc, nous regrettons un mari. Les deuils de mari, madame, se divisent en trois catégories. Nous avons : *Primo*, le Deuil-désespoir : « Il est mort! » Celui-là ne relève pas de la grande couture... passons. *Secundo*, le Deuil-résignation : « Il est mort! » Celui-là est à cheval entre la confection et la grande couture : indiquons-le d'un mot et n'insistons pas. *Tertio*, nous possédons le Deuil-délivrance; le deuil « enfin, seule! » Celui-là m'appartient, je le revendique, je défends qu'on y touche! c'est le deuil Pauline sœurs. (Avec exubérance.) Il est mort!... Il est mort!... Il est mort!...

ÉLISE.

Croyez-vous que ce soit tout à fait mon affaire?

PAULINE.

A peu près. Examinons, si vous le voulez bien, la situation. Nous regrettons un fort digne homme, sexagénaire, puissamment riche, sans élévation d'esprit, de physique médiocre, dépourvu d'élégance et de distinction. En somme, nous regrettons n'importe qui.

ÉLISE.

Pauline! Pauline!

PAULINE.

Est-ce l'époux qui nous manque? Non! Nous avons l'impression d'avoir été privée d'un oncle, et d'un oncle qui n'aurait pas appartenu à notre famille.

ÉLISE.

Permettez... M. Moulurey...

PAULINE:

Oui... oui... ce fut un digne homme. Et voilà précisément ce qui caractérise le problème actuel : nous sommes à la lisière du Deuil-résignation et nous frôlons le Deuil-délivrance. Vous voyez comme c'est intéressant.

ÉLISE.

Très, très...

PAULINE.

Il fallait matérialiser ce symbole complexe, le concrétiser, résoudre en tulle, en moire et en dentelles cette équation sentimentale. (Un temps.) J'ai fait ce peignoir. (A Hermance.) Montrez!

Il s'assied épuisé sur un siège.

HERMANCÉ.

Si madame veut prendre la peine...

ÉLISE.

Oh! ça me paraît fort joli.

PAULINE.

Oui, ce n'est pas mal! Il faut se rendre compte et analyser. Ça frappe par l'ensemble et ça s'impose par les détails. C'est une symphonie en nuance mineure, où les variations du mauve se jouent sur le thème fondamental qui est de soie blanche.

ÉLISE.

Oh! je vois... je vois...

PAULINE.

Il faut écouter au-dessus de l'épaule droite un léger solo de tulle avec réplique discrète de crépon sur la gauche. (Fredonnant.) Tu-tulle, tu-tulle, tu-tulle... épaule droite. (Fredonnant plus bas.) Crépon, pon, pon, pon, pon... épaule gauche... tout cela se fondant dans le tutti majestueux de la faille moirée... Fa-faille, rère, rère fa-faille... Symphonie... symphonie... ce peignoir est une symphonie.

ÉLISE.

Merci, Pauline, je suis très contente de vous.

PAULINE.

Moi aussi! Ayez confiance, madame : je tiens votre deuil, il vous réserve d'autres joies.

ÉLISE.

Bientôt, n'est-ce pas? J'en suis réduite pour le moment à la toilette que voici.

PAULINE.

Je la reconnais. C'est celle que je vous ai livrée l'an dernier quand vous avez perdu votre cousine.

ÉLISE.

Je ne peux pas décemment sortir avec ça.

PAULINE.

Non... c'est trop sévère! Mais rassurez-vous et, à demain... Je ne vous en dis pas davantage... à demain... Mademoiselle Hermance, quand il vous plaira.

HERMANCÉ.

A vos ordres, monsieur. (Au groom.) Le carton! Le groom prend le carton, Hermance sort avec lui.

ÉLISE.

Encore merci, Pauline.

ÉLISE.

Entrez donc, mon ami.

GEORGES, entrant et allant à elle les bras tendus. Bonjour... quel bonheur!

ÉLISE, d'un ton de reproche.

Mon ami!...

GEORGES, se reprenant.

Oui... pardon (Gaiement.) Quel malheur! Quel malheur! Dieu que je suis content!

ÉLISE.

Je vous en prie!...

GEORGES.

Oui... pardon! (à part.) Je suis vraiment très, très satisfait.

ÉLISE.

Calmez-vous et écoutez-moi. Je désire vous dire...

GEORGES.

Non... ça, non! C'est à moi de vous parler, c'est à moi de traduire avec éloquence les sentiments que nous ressentons l'un pour l'autre.

ÉLISE.

Vraiment?

GEORGES.

Oui! Depuis deux ans nous menions côte à côte une vie insupportable. Quand nous nous sommes connus, vous veniez de vous marier, vous m'avez tout de suite adoré et vous n'avez jamais consenti à tromper feu Moulurey... je d's bien... feu Moulurey.

ÉLISE.

Mais je suis une honnête femme.

GEORGES.

Oui... cela je puis en témoigner! Pendant ces deux années, j'ai employé pour vous fléchir tous les moyens, toutes les méthodes, tous les expédients, tous les trucs. Menaces de rupture, scènes violentes, liaisons à scandales, départs simulés, faux suicides, j'ai tout essayé... rien n'a réussi.

ÉLISE, riant.

C'est vrai!

GEORGES.

Et Dieu sait le mérite que vous y aviez! Car enfin... c'était un digne homme, il avait pour lui d'être puissamment riche, mais, par contre, il manquait d'esprit. Médiocre au physique, nul au moral, en somme... c'était n'importe qui.

ÉLISE.

Mais vous parlez comme mon couturier, mon cher.

(Voir la suite en prochain numéro.)

BÉRTIN & C^oPAULINE SŒURS
(A. Lefaur)ÉLISE
(Mlle Dulac)

HERMANCÉ (Mlle Charlès)

Ce peignoir est une symphonie.

PAULINE, s'inclinant.

Ma chère cliente!

Il sort.

SCÈNE III

ÉLISE, MARGUERITE, GEORGES.

MARGUERITE, entrant de droite.

Madame, M. Durieux est dans le petit salon. Il attendait que le couturier eût terminé.

ÉLISE.

C'est bien. Portez ce peignoir dans ma chambre. Je vais recevoir M. Durieux.

MARGUERITE.

Bien, madame.

Elle obéit et sort.

ÉLISE, allant à la porte de droite et l'ouvrant.

Vous êtes là?

VOIX DE GEORGES.

Je suis là.

Oh! c'est si bon

Chanson créée par ELISE PUGET

PAROLES DE
GABRIEL GEORGES

MUSIQUE DE
GEORGES ROSE



ELISE PUGET

1^{er} COUPLLET *Moderato.* $\frac{3}{4}$ $\frac{7}{8}$

Il me sou-vient qu'é-tant pe-ti-te fil-le Maman qui me ga-tait tou-jours beau.

- coup Surtout.lorsque j'avais é-té gen-til-le Me rappor-

- tait des bonbons des jou-joux Les frian-di-ses d'une bou-

- ché-e. Je les cro-quis très vi-te à bel-les dents Et pendant

Rall.
tou-te la sainte jour-né-e Je câ-li-nais p'tit'mè-re en ré-pé-

M! de Valse

- tant — C'est — vraiment bon ce que tu m'as don-né —

Rit.
Et — je se-rais bien gen-til-le ma-

- man — Pe-ti-te mè-re il faut m'en re-don-

- ner Tu sais bien que moi je les ai-me tant Fais.

Rall.
moi don de quel-ques bon-bons — C'est si bon —

Rall.
— c'est si bon — oh! c'est si bon.



Il me souvient qu'étant petite fille

I

Il me souvient qu'étant petite fille
Maman, qui me gâtait toujours beaucoup,
Surtout lorsque j'avais été gentille,
Me rapportait des bonbons, des joujoux.
Les friandises d'une bouchée
Je les croquais très vite à belles dents
Et pendant toute la sainte journée
Je câlinais p'tit' mère en répétant :

« C'est vraiment bon ce que tu m'as donné
Et je serai bien gentille, maman ;
Petite mère, il faut m'en redonner
Tu sais bien que moi je les aime tant,
Fais-moi don de quelques bonbons.
C'est si bon, c'est si bon, oh ! c'est si bon. »

II

Plus tard, mais là j'étais grande et gentille,
Plus d'un galant autour de moi tournait ;
Cupidon me guettait sous la charmille
Sous les traits de Léon qui m'adorait.
Or au printemps la nature est en fête ;
Mon petit cœur sous mon sein palpitait
Lorsque Léon dans un doux tête-à-tête
Là, dans le cou, gentiment m'embrassait.

C'est vraiment bon, un tout petit baiser
Et gentiment je lui tendis mon front ;
Ce sont mes lèvres qu'il vint embrasser
Et le gourmand disait sur plus d'un ton :
« Je t'aime ! je sentis un frisson.
C'est si bon, c'est si bon, oh ! c'est si bon. »

III

Le mois suivant je me suis mariée ;
Tout me sembla charmant et radieux,
Mais que c'est long cette premier' journée
Où l'on est cent lorsqu'on veut être deux !
Minuit enfin, je vais être madame ;
Léon m'enlève ma fleur d'oranger,
Les mots lui manqu'nt pour exprimer sa

[flamme,

Il me dévor' dans un ardent baiser.

Oh ! que c'est bon et tous deux enlacés,
Des doux baisers je connus la chanson.
Recommençons, jamais je n' dis « assez ! »
Il m'embrassa les yeux et... le menton.
Le lendemain je dis : « Léon
Recommence, dis, c'est si bon, oh ! c'est

[si bon. »

ELISE PUGET

dans

Oh ! c'est si bon



Cendres

Chanson Comique

interprétée par **DIAZ**



Souvenirs

Paroles de **HERBEL & ROYDEL**

Musique de **PONCIN & DICKSON**

All.^o Mod^o Pour finir.

PIANO. *ff*

Valse. Mod^o

J'n'ou blie-rai ja-mais la chère jour-née Où ton tendre a-mour à moi se don-na, En

ri-ant j't'a-vais of-fertun' tour-née Sur les co-chons d'bois qui tournaient par là Tu dis oui, tout d'suite et

dans un sou-ri-re Tu me mur-mu-ras cet a-veu bien doux: "Je sens que j'vous aime et j'peux bien vous l'di re Ces

REFRAIN. All.^o Mod^o

a-ni-maux-la m'font pen-ser à vous." Ces chers sou-ve-nirs de jeu-nes-se Sont mon seul bou-heur d'é-sor-

- mais... Le soir mêm'tu fus ma maî-tres-se, Voi-là c'que j'n'ou-blie-rai ja-mais!

Cendres

Chanson Comique

interprétée par **DIAZ**



Souvenirs

Paroles de **HERBEL & ROYDEL**

Musique de **PONCIN & DICKSON**

All^o Mod^o Pour finir.

PIANO. *ff*

Valse. Mod^o

J'n'ou blie-rai ja-mais la chère jour-née Où ton tendre a-mour à moi se don-na, En

ri-ant j't'a-vais of-fertun' tour-née Sur les co-chons d'bois qui tournaient par là Tu dis oui, tout d'suite et

dans un sou-ri-re Tu me mur-mu-ras cet a-veu bien doux: "Je sens que j'vous aime et j'peux bien vous l'di-re Ces

REFRAIN. All^o Mod^o

a-ni-maux-la m'font pen-ser à vous." Ces chers sou-ve-nirs de jeu-nes-se Sont mon seul bou-heur d'é-sor-

- mais... Le soir mêm'tu fus ma maî-tres-se, Voi-là c'que j'n'ou-blie-rai ja-mais!



II

J'n'oublierai jamais ta délicatesse
 Quand l'matin tu m'dis avec embarras:
 « Je n'te f'rai jamais payer ma tendresse,
 Mais faut que j'l'avou' j'suis dans de
 sal's [draps,
 Je dois quatre term's, cinq cents francs
 [d'toilettes,
 Pas mal de repas au restaurateur,
 Pai' donc tous ces gens. En t'passant mes
 [dettes
 C'est un' preuve d'amour que te donn' mon
 [cœur. »

REFRAIN

Ces chers souvenirs de jeunesse
 Sont mon seul bonheur désormais...
 Tes créanciers vidèr'nt ma cai'se,
 Voilà c'que j'n'oublierai jamais!



III

J'n'oublierai jamais combien tu fus
 [bonne
 Pour tous mes amis, les jeun's
 [comm' les vieux;
 Afin d'être sûr' de n'vexer personne
 Tu me fis cornard avec chacun d'eux.
 Et comme parmi ces amis d'enfance
 Je comptais alors les frèr's Siamois,
 Tu t'montras pour eux plein' de
 [complaisance,
 Je n'm'en aperçus qu'au bout d'quel-
 [ques mois.

REFRAIN

Ces chers souvenirs de jeunesse
 Sont mon seul bonheur désormais...
 Tu m'donnas pour fille un' négresse,
 Voilà c'que j'n'oublierai jamais!



IV

J'n'oublierai jamais la façon exquise
 Dont mon p'tit ménage fut soigné
 [par toi.
 Un jour j'n'avais plus d'boutons à
 [ma ch'mise,
 Tu m'en as cousu, solid'ment, ma foi;
 Mais l'plus étonnant, c'est qu'depuis,
 [ma chère,
 Des boutons hélas je n'en manque pas,
 J'ai la gal', je m'gratt' la journée
 [entière,
 J'en ai sur les jamb's, les mains et
 [les bras.

REFRAIN

Ces chers souvenirs de jeunesse
 Sont mon seul bonheur désormais...
 A présent faut qu'je m'purg' sans cesse,
 Voilà c'que j'n'oublierai jamais.





MUSETTE

LA LÉGENDE DES TROIS CAVALIERS

CHANSON

interprétée par MUSETTE

Paroles de EUGÈNE HÉROS

Musique de GASTON MAQUIS

Largo.

PIANO. *f*

Ya_vait un' fois, trois ca_va-liers, Qui passaient
droits sur leurs cour-siers Cher-chant quel-qu'un qui les hé-ber-ge, Ils s'ar-rê-tè-r'nt devant l'au-ber-ge Où de- puis quelque temps j'er-
-vais Tous les cli-ents bons ou mau-vais Tous trois, d'abord, comme on peut croi-re, Ne songè-r'nt qu'à man-ger et boi-re, Puis après qu'ils fur'nt bien rem-
-plis, Ils deman-dè-rent de bons lits. J'les con-duit-ais à leur é-ta-ge. Et tous trois dir'nt minc' de cor-sa-ge. Ya_vait un'
fois trois ca.va-liers Qui descen-dir'nt de leurs cour-siers *ff* Le pre- **FIN.**



II

Le premier, était un vieil homme
 Quoique très vert encore, en somme;
 C'était au moins le Gouverneur
 Tant il avait de croix d'honneur.
 Très habitué à la bataille,
 Il me prit de suite la taille,
 Et puis, d'un geste noble et beau,
 Il tira l'épè' du fourreau.
 Mais l'épè' dans maintes batailles
 Avait reçu par trop d'entailles!...

Y avait un' fois trois cavaliers,
 Qui n'étaient plus sur leurs coursiers!



MUSETTE



III

Le second, un homm' plus vulgaire,
 Avait fait fortune à la guerre;
 Son bagage était rempli d'or,
 De diamants et d'autr's chos's encor
 A son goût, me trouvant bell' fille,
 Il voulut m'prendre' par ce qui brille,
 Et, m'offrit, c'était engageant,
 Son épée à poigné' d'argent.
 Mais j'ris encore à la pensée...
 La pointe avait été cassée.

Y avait un' fois trois cavaliers,
 Qui n'pensaient plus à leurs coursiers!



Le premier, était un vieil homme



IV

L'troisième était un simple page
 Qui n'avait pas grand équipage,
 Pas de galons à son chapeau
 Et pour tout' fortun', que sa peau.
 Mais son épée avait un' lame
 Pure et nett' comme un corps de
 [femme;
 Et son air superbe et vainqueur
 Jusqu'au lendemain, prit mon cœur.
 Et j'vous assure' que son épée
 Était solidement trempée!

Y avait un' fois trois cavaliers,
 Qui repartir'nt sur leurs coursiers!



Mais j' ris encore à la pensée

Exempt de Service

FANTASIE-REVUE EN ACTE

NUMA BLÉS

MUSIQUE D'EMILE BONNAMY

PAR D. BONNAUD ET NUMA BLÉS

créée par POLIN

(Suite - Voir les Numéros 43, 44 et 45.)

CHANT

On vous a dit, mon cher a-mi Que j'étais ac-cablé d'en-nui Je vous en pri' n'en croyez rien — Ça va, ça va très

PIANO

bien. Vous dit's que dans l'affaire Hum-ber-t d'viens d'engloutir tout ma for-tu-ne C'est vrai j'l'avot' sans honte au-cu-ne Mais ça va, ça va bien mon cher Et puisque

Et puisque vous voulez savoir
Le fin du fin sur cette histor',
Je m'en vais vous la raconter
Avec sincérité :

C'est en mil huit cent quatre-vingt
Que j' rencontraï la grand' Thérèse,
Qui, tout de suit' me mit à l'aise
Et me dit en m' tendant la main :

« Tiens! ce cher Monsieur Dupoireau!
Ah! comm' vous tombez à propos;
J'aurais besoin en ce moment
De dix huit cent mille francs! »

J' fus d'abord un peu stupéfait,
N'ayant pas pris sur moi la somme,
Mais comm' je suis un galant homme
Le lend'main même ell' les avait.

Ell' m'écrivit un mot charmant
Pour m'offrir ses remerciements,
Et me demander en post-scriptum
Je ne sais plus quell' somm'!

C'était quatre millions, je crois;
Mais sachant lire entre les lignes,
Je compris qu'il était plus digne
De lui en prêter dix à la fois!

Je n' pensais plus évidemment,
A ce tout petit événement,
Quand Thérés' quelques mois après,
M'écrivit à peu près :

« Cher ami, venez donc chez nous!
Pour un' très importante affaire.
Vingt millions me sont nécessaires;
Vous voyez qu' nous pensons à vous. »

En un clin d'œil je rassemblai
Les trent' millions qu'ell' demandait,
Et m'empressai d' les expédier
Par retour du courrier.

Et c'est ainsi qu'en quatorze ans,
Dans les mains d' cett' femme admirable

J'ai eu la joie incomparable
De déposer tout mon argent!

Si quelqu'un vous a raconté
Que j'en avais l'air embêté,
Aussi vrai qu' je suis Dupoireau
N'en croyez pas un mot!

Si celui qui vous a dit ça
M'a vu soucieux de quelque chose,
Je peux bien vous en dir' la cause,
Et cette cause, la voilà :

C'est que si Thérèse à présent
A Fresnes avait besoin d'argent,
Je s'rais forcé d'en emprunter
Afin d' le lui prêter!

(PARLÉ). — Pour une bonne pâte d'homme...
c'est vraiment une bonne pâte. Je vais lui
écrire pour le taper de cent sous. Je vais tirer
une carotte à ce Dupoireau. Je lui-z-y dirai
que le ministre il m'a fait entrer dans les
aéro... les aérostiers militaires de Monsieur
Santos-Dumont et que j'ai crevé un ballon avec
mes éperons. D'ailleurs il y a du vrai... Santos-
Dumont il nous fait maintenant des théories
sur ses dirigeables... par décision ministérielle...
Il a commencé l'autre jour... et il nous a dit,
histoire de se présenter. (Il chante :)



Pour une bonne pâte d'homme,
c'est vraiment une bonne pâte.

Allegretto non troppo.

CHANT

C'est moi, Santos Dumont, l'aé-ros-tier con-nu du mon-de en-tier, A

PIANO

Pa-ri-s je plane in-dis-tinc-te-ment Sur tous les mo-nu-ments Ou ou-bli-ait tout là-haut dans le

ciel, Cett' pauvre tour Eif-fel! Quand fort à propos je m' suis presen-té Pour la r' met-tre d'ac-tua-li-té

SUIVEZ.

Les jours de Grand Prix parfois je descends
Sur la p'louse de Longchamps;
Dès qu' le public entend dans les hauteurs
Crépiter mon moteur,
On me hël, j'arriv'; les populations
Me font des ovations,
Mais le préposé me saisit au cou
Pour me fair' cracher mes vingt sous!

Lorsque j'apparais au Pré Catelan
Quel accueil triomphant!

Je suis la tranquillité des parents
Et la joi' des enfants!
Des Américain's me confient leurs fils;
A mon bord je les hiss',
Et leur renvoi' leurs petits babys
Comme on jette un' balle de tennis!

(PARLÉ.)—Ah!... c'est un gaillard qui n'a pas
froids aux yeux, ce Santos-Dumont... il ira loin...
il s'élèvera très haut... qui sait, il sera peut-être

président de la République... Un jour, lui aussi,
il gouvernera peut-être la France et il aura
ses ch sses à Rambouillet avec un Troude pour
l'y conduire. Je lui souhaite d'être aussi bon
chasseur que M. Loubet... car, vous savez,
Loubet à Rambouillet... il n'est pas manchot...
il vous tue un pivoet en cinq sec... même que
les journaux ils en ont assez parlé de ce pivoet.

Allegretto. A Rambouillet l'roi d'Italie, Qu'est un fusil des plus marquants Y n'a tué des lièvr's par série, Des caill's, des perdrix, des fai-

PIANO

sans; — Pendant c'temps là, dans un' clairière, Tout pareil au roi Dagobert, Et saisi d'une ardeur guerrière, Loubet, y n'a tué un pivoet!

Les piqueurs, à la fin d' la chasse,
Quand on fut d' retour au château,
Mir'nt le gibier en tas, par place,
Pour faire à chacun son tableau;

Sou l'ain les cors, à perdre haleine,
Sonnèr'nt un hallali d'enfer,
Et l'écho redit à la plaine :
Loubet, y n'a tué un pivoet!

Aut'fois, à la présidence,
Quand on tirait sur les perdreaux,
Quelques plombs, par inadvertance,
S'égarèrent sur les généraux;
Aujourd'hui l' général Brugère,
Y fait l' mariolle, y fait l' fier,

Y n'arsure plus ses derrières :
Loubet, y n' tue que des pivoets!

Y a des gens qui tuent leurs semblables :
C'est les assassins d' profession.
Puis l' bourreau, y tue les coupables :
C'est toujours une compensation!
Y en a d'autr's, chez l' bistro d'en face,
Qui, tous les matins, vont tuer le ver;
Mais y en a un qui les dépasse :
Loubet. Y n'a tué un pivoet;

Bombonne!, y tuait des panthères,
Et Gérard, y tuait des lions;
Y en a d'autr's qui tuent leurs bell's-mères:

Ceux-là, c'est une bénédiction!
Mais au fond, qu'est-c' que c'est qu' leur gloire
Auprès du noble fait-divers
Dont s'enorgueillit notre histoire :
Loubet, y n'a tué un pivoet!

(Sonnerie de trompette)... Hé... Sapristi... la
soupe... Le major il m'a exempt de service,
mais je suis pas exempt de gamelle... et depuis
le temps que je blagu... ça m'a un peu creusé...
C'est le moment d'aller voir si le cuisinier il
m'a mis une portion grasse (Fausse sortie)...
Ah!... auparavant... Messieurs et dames...
(Il chante)



Les cors, à perdre haleine
Sonnèr'nt un hallali d'enfer.

Allegretto (come 1^a)

CHANT

PIANO

Au - pa - ra - vant, j'vous d'mand' seulement Dinot

frir le scud a - pé - ri - ti que je souhai - te. Quelques bra - vos, nour - ris et chauds,

(Rideau)

Pour Coquillard et pour sa pe - ti - te - re - vut - te!

FIN



Mais au fond, qu'est-ce que c'est
qu' leur gloire?

PARIS qui DANSE

Annette-Polka

pour Piano et Violon
par JOHANN STRAUSS PÈRE

Polka. %

PIANO

VIOLON

Polka. %

Concours n° 9 de "PARIS QUI CHANTE"

Comment concevez-vous la

« **VÉNUS IDÉALE** »

et quels charmes lui attribuez-vous ?

PARIS QUI CHANTE a assumé la tâche agréable de faire défiler devant son objectif indiscret toutes les jolies femmes qui, au théâtre ou au concert, cherchent à captiver le public.

Il nous faut mieux encore.

Avec l'aide de nos abonnés et de nos lecteurs, de nos amis, enfin, nous allons essayer de reconstituer la Reine de toutes les Beautés : **VÉNUS**.

Vénus n'a pas de défauts, son corps est la perfection même, et comme la perfection n'est pas de ce monde, nous prendrons notre bien où nous le trouverons.

C'est pourquoi, suivant en cela l'exemple des grands maîtres de la Peinture, nous emprunterons à chacune ce qu'elle a de mieux, parmi les centaines de modèles que l'on a pu voir dans les pages de *PARIS QUI CHANTE*.

En rassemblant avec soin tous ces jolis fragments de beauté, nous arriverons à reconstituer la **VÉNUS IDÉALE**.

CONDITIONS DU CONCOURS

Pour prendre part à notre concours de la **VÉNUS IDÉALE** il suffira de répondre aux huit questions suivantes en remplissant les blancs d'un tableau semblable à celui dont nous donnons le modèle ci-dessous. Chaque question ne comporte qu'une seule réponse.

Pour atteindre la Beauté parfaite, la **VÉNUS IDÉALE** devra posséder :

- 1° La Chevelure de * _____
- 2° Les Yeux — _____
- 3° La Bouche — _____
- 4° Le Menton — _____
- 5° Le Bras — _____
- 6° La Taille — _____
- 7° Les Hanches — _____
- 8° La Jambe — _____

* Désigner pour chacun des détails le nom de l'artiste qui vous paraît réaliser la perfection. Indiquer également le numéro de *Paris qui Chante* dans lequel a paru sa photographie.

Les réponses reçues par nous seront dépouillées avec le plus grand soin et le **GAGNANT** sera le concurrent dont la liste se rapprochera le plus du tableau définitif établi suivant les indications contenues dans l'ensemble des réponses qui nous seront parvenues.

LISTE DES PRIX :

PREMIER PRIX : **CENT FRANCS** en espèces.

DEUXIÈME PRIX : Une Montre en or pour dame.

TROISIÈME PRIX : Une Pendule de voyage.

QUATRIÈME PRIX : Une ravissante Jumelle de théâtre.

RÈGLEMENT DU CONCOURS

Les solutions devront, pour prendre part au concours, être accompagnées du numéro placé au bas de cette page, numéro qui devra être collé sur l'enveloppe (condition absolue) et adressées franco à M. LEGAGNANT, 106, boulevard Saint-Germain, à Paris. Dernier délai pour la réception des envois : le jeudi 31 décembre 1903. Les noms des gagnants seront publiés dans l'un des numéros qui suivront la date du délai pour la réception des envois.

AVIS TRÈS IMPORTANT

1° Prennent part au concours tous les lecteurs de ce journal. — 2° Aucune solution ne sera rendue. — 3° En cas d'*ex æquo*, les noms des gagnants seront tirés au sort. — 4° Seront seuls publiés les noms sortis au sort. — 5° Il ne sera tenu aucun compte des solutions arrivées après l'expiration du délai indiqué ci-dessus. **Jedi 31 Décembre 1903.** — 6° Toutes les solutions envoyées devront être rigoureusement conformes aux solutions que nous avons entre les mains. Toute autre solution que la nôtre ne pourra être prise en considération. Nous prions nos lecteurs de ne jamais mettre de timbres dans les lettres adressées à M. LEGAGNANT, ne pouvant, à notre grand regret, répondre individuellement aux demandes que ces lettres peuvent contenir; nous déclinons donc toute responsabilité à cet égard. Nous invitons nos lecteurs à ne jamais adresser de lettres recommandées au nom de M. LEGAGNANT. Celles-ci seront rigoureusement refusées.

NOTRE NUMÉRO DE NOËL

La chanson a toujours tenu une large place dans les coutumes qui se rapportent à la grande fête traditionnelle de Noël. Les productions de la muse populaire célébrant la Nativité sont extrêmement nombreuses et beaucoup sont remarquables par leur naïveté et leur sincérité d'accent. D'autre part, d'illustres maîtres ont demandé à ce grand événement les motifs de leurs plus pures inspirations.

Paris qui Chante

devait à ses lecteurs et amis une sélection soignée des plus remarquables d'entre ces œuvres.

LE NUMÉRO DE NOËL

que nous publierons la semaine prochaine réserve de véritables surprises aux plus difficiles.

Le VIBRANT



VIOLONS
d'après les chefs-d'œuvre des luthiers de Crémone. — Catalogues —

5 MOIS

COMPTOIR UNIVERSEL de FRANCE, 60, rue de Provence, Paris.



VELOUTINE CH. FAY
LA POUDRE DE RIZ PAR EXCELLENCE

200 MODÈLES !!
Le plus grand choix du Monde!
ACCORDEONS d'ARTISTES
Italiens : Le **MELODIQUE**, 10 touches, 10 plus, 8 basses : 65 fr. (5 fr. par mois, 5 fr. en commandant); Le **ORGUE**, 21 touches, voix triples d'acier, 12 basses puissantes, 14 plus : 125 fr. (6 fr. par mois, 17 fr. en commandant); Le **PIANO**, accordéon chromatique merveilleux, 32 touches, 16 basses : 160 fr. (8 fr. par mois, 22 fr. en commandant). 10% comptant Catalogue.

COMPTOIR UNIVERSEL de FRANCE, 60, rue de Provence, Paris.

Tout papier odorant non marqué A. PONSOT est une contrefaçon du véritable **PAPIER D'ARMÉNIE**
EN VENTE PARTOUT

Hygiène, Conservation et Blancheur des Dents
par la **POUDRE DENTIFRICE CHARLARD**
PRIX : la boîte 2 fr. 50 ; la demi-boîte 1 fr. 25

EAU DENTIFRICE CHARLARD
Prix du flacon : 2 fr. 50
Pharmacie VIGIER, 12, Boulevard Bonne-Nouvelle, PARIS

LE PHARE DE POCHE
Lampe électrique de poche ne tenant pas plus de place qu'un porte-monnaie. — Lumière instantanée par pression. — Pouvoir éclairant d'une puissance énorme. — Sécurité absolue. — Dépense nulle.
Prix : 3 fr. 50 — VENTE EN GROS : MERLIER
PARIS — 64, rue de Rivoli, 64 — FRANCE
Demande Agents sérieux pour toute la France. Forto remise.

CRÈME POUVRE SAVON SIMON
PARIS

DEMANDEZ PARTOUT
Le **NOUVEAU** Papier Citrate
0.70^{c.}
LA POCHEtte
(12 feuilles 13 x 18) **JOUGLA**

PURETÉ DU TEINT
Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHELIQUE
ou Lait Candès
Dénaturif, Tonique, Détersif, dissipe Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie. — À l'état pur, il enlève, on le sait, Masque et Taches de rousseur.
Il date de 1849
CANDÈS, Paris. B^{is} St-Denis, 16.

ERNEST Diamant du Cap IMITATION
le plus brillant et le plus dur PARFAITE
24, Boulevard des Italiens. — PRIX BON MARCHÉ

SAVONS Sulfureux A° MOLLARD
D'UN PARFUM EXQUIS, sont prescrits aux personnes à peau délicate pour tous SOINS de TOILETTE. — Guérissent Rougeurs, Gercures, Boutons, Dartres. — TOUTES PHARMACIES.

APPAREIL pour soulever et transporter les Malades
S'adaptant à tous les Lits
DUPONT
Fabricant breveté s.d.g.
FOURNISSEUR DES HÔPITAUX
à Paris, 10, Rue Hautefeuille
LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES
Envoi Free de Catalogue contenant 330 fig.



Fine Adhérente Invisible La **MEILLEURE POUDRE de RIZ** **DELETTREZ**
RIZEINE 15, Rue Royale
PARIS

Établissements **LION-FLEURS**
2 et 19, boulevard de la Madeleine, PARIS
Les plus belles couronnes de Paris, le meilleur marché, les plus grandes depuis 20 francs 5 pièces 80 francs.
Expédition franco garantie Province. — Téléphone : 247-25

4^{fr.} PAR MOIS **La "Divina"**
REINE des MANDOLINES ITALIENNES
Sonorité exquisite
La "DIVINA" coûte 52^{fr.} (4^{fr.} par mois, 4^{fr.} en commandant.)
Une "DIVINA" supérieure de concert : 94^{fr.} (7^{fr.} par mois, 10^{fr.} en commandant). Chaque "DIVINA" est en un riche étui avec méthode, métronome, jeu de cordes et recueil de jolis morceaux. 10% comptant.
COMPTOIR UNIVERSEL de FRANCE, 60, Rue de Provence, Paris.

7^{fr.} PAR MOIS **La "Divina"**
MANDOLINE IDÉALE !!!
Tout le monde peut l'apprendre sans maître

Massages Médicaux et Hygiéniques
ventouses sèches et scarifiées
Pierre DESSETS
Diplômé des Hôpitaux
7, rue Fontaine, 7 — PARIS

NE COUPEZ PLUS VOS CORS.
GUÉRISSEZ-LES AVEC LE
CORICIDE RUSSE LE FLACON
1^{fr.} 20
ON LE TROUVE PARTOUT ET PHARMACIE CENTRALE :
50 et 52, Faub^{is} Montmartre, et 47, Rue Lafayette, PARIS.
Le Coricide Russe étant lipophile pénètre par capillarité dans les racines des cors et les détruit. Les emplâtres, anneaux, etc., etc., pressent les cors et augmentent la douleur sans aucun effet.
N. B. — Bien exiger les mots **CORICIDE RUSSE** pour éviter imitations inefficaces et même dangereuses.

RHUMES, MAUX de GORGE
Sirop BERTHE
EXCITATION NERVEUSE, INSOMNIE
PÂTE BERTHE : Maux de Gorge et TOUX.
FUMOZE-ALBESPEYRES, 78, Faub^{is} St-Denis, Paris.

